

sur les rivages gaulois pour débaucher les troupes qui s'y trouvaient.

Le sénat, par l'organe de Cicéron, s'efforçait de retenir dans le devoir les divers généraux, notamment Lépide et Plancus.

Telle était la situation, lorsqu'Antoine et son avant-garde (*cum primis copiis*) débarquent à Fréjus.

Plancus se trouvait au loin dans les Gaules, au delà de Lyon. Nous le verrons arriver au Rhône, à Vienne, à l'Isère, marcher vers l'Italie, et, plus tard, vers Fréjus. Mais, au moment de l'arrivée d'Antoine sur les rivages gaulois, il ne pouvait lui opposer une résistance quelconque.

Lépide, au contraire, dans la province Narbonnaise, au confluent du Rhône et de la Durance, pouvait l'arrêter. Mais, en secret son complice, tout en faisant du zèle, il cherchait à laisser aux événements le temps de se dessiner.

Il se met en route à la première nouvelle et conduit son armée vers Fréjus. « Sur la nouvelle, écrit-il à Cicéron, qu'Antoine avait pris le chemin de ma province, *meam provinciam*, j'ai quitté le camp près le confluent du Rhône. Dans la résolution de marcher contre lui, je me suis rendu à marches forcées, *continuis* (eod.) à *Forum Vocontii*, et même plus loin sur les rives de l'Argens, *Argenteus*... »

Il date cette lettre de son camp, au pont sur l'Argens, *ad pontem Argenteum*. (Edit. de Panck., vol. 25, pag. 18).

Quelques interprètes se sont imaginés que le camp d'où Lépide était parti pour marcher vers Argens et Fréjus, était à Lyon, l'erreur est manifeste.

C'est le 15 mai qu'Antoine débarque à Fréjus, c'est moins de sept jours après que Lépide date sa lettre du pont sur l'Argens. Or, du 15 au 22, si vous le supposez à Lyon, il n'aurait pu y recevoir la nouvelle et arriver à la tête de son armée aux portes de Fréjus. Les télégraphes et les chemins de fer étaient ignorés.